



La langue et la novlangue

ÉRIC BROGNIET

Il existe aujourd'hui — elle s'est préparée depuis longtemps — une crise de la littérature et de l'art en général comme il existe une crise de l'environnement, de la démocratie, de la langue et de la culture. Ce n'est sans doute pas un hasard si tout le décor dans lequel l'homme moderne et postmoderne se donnait la réplique à lui-même s'effondre au même rythme affolant que la banquise des pôles et si les œuvres qui enjolivent narcissiquement notre profond ennui et notre abyssale insignifiance font diversion, occupent les premiers rôles et les avant-scènes, en un long monologue égocentré, émotionnel et identitaire, quand se réduit la possibilité de toute révolte, de tout dérangement, *récupérés* et *recyclés* comme marchandises par une société dont la nouvelle *doxa* du développement durable est l'autre face d'un *credo* capitaliste omnipotent car

[...] le réalisme capitaliste tel que je le conçois ne peut être confiné à l'art ou au fonctionnement quasi propagandiste de la publicité. Il est plutôt une atmosphère généralisée, qui conditionne non seulement la production culturelle, mais aussi la réglementation du travail et de l'enseignement, et qui agit comme une sorte de frontière invisible contraignant la pensée et l'action¹.

¹ Mark FISHER, *Le Réalisme capitaliste. N'y a-t-il aucune alternative ?*, Genève-Paris, Entremonde, 2018, p. 10.

Au même titre que l'être humain a été précédemment transformé en matière première, après son incinération dans les fours crématoires, grâce aux techno-réseaux et à l'inflation des dispositifs à puces qui nous abrutissent d'une irréalité envahissante — ce dont témoigne l'appétit aveugle de nos contemporains pour le *selfie* et le *like* —, notre marge de manœuvre cérébrale est aujourd'hui réduite comme peau de chagrin à travers le conflit opposant la dopamine et la noradrénaline. La vie politique et sociale, l'environnement, l'éducation, la santé, la culture, l'économie, les services publics et même les procédés et stratégies pour résister à la propagande de cette pensée unique sont profondément impactés par la toute-puissance d'un hypercapitalisme qui a vaincu les idéologies qui en contestaient jusqu'ici le *leadership* et qui ont fait long feu. La Terre et l'Humanité sont à présent gérées comme l'est une entreprise privée. L'Espace, que l'on commence à visiter touristiquement après en avoir militairement et économiquement cadastré les potentialités, est en train de suivre. Le monde tout entier est, de manière *virale*, devenu un camp de la mort et la conscience critique un *spam*. Dans un tel cadre, il n'existe plus guère de chance pour des formes alternatives de structures sociales. Il est plus facile à présent « d'imaginer la fin du monde que celle du capitalisme² ».

Une œuvre n'ayant que peu de visibilité — c'est un euphémisme — dans notre système culturel actuel dénonce cette problématique :

Nous subissons des stratagèmes empêchant toute véritable prise de parole. Ce qui était considéré comme le louche apanage du seul univers stalinien (imposition d'un sens unique) dicte aujourd'hui sa loi non dite, sous forme d'interdits plus prégnants que les tabous du meurtre et de l'inceste : il est moins licite pour l'homo buroticus de mettre en question l'appareillage électronique dont il est devenu l'appendice, que pour un poisson rouge d'interroger la nature de son aquarium [...]³.

L'invention d'une écriture — et c'est le rôle éminent de tout écrivain qui se respecte — porte toujours la foudre au cœur du discours dominant. Pour Lippert, le *roman* n'est sans doute pas autre chose qu'une tentative de sortir du labyrinthe, de la perte du sens et d'un enfermement. Il existerait donc un discours soumis aux lois du Minotaure ; c'est-à-dire au cannibalisme que l'homme exerce sur lui-même et ses semblables. Et il existe une parole salvatrice, qui exorcise les autodestructions. Si le taureau, par exemple, est une figure de transgression positive, illuminée par l'énergie séminale, sexuelle et créatrice — le mythe de l'enlèvement d'Europe, qui a toujours inspiré une

² *Ibid.*

³ Voir : <https://bela.be/auteur/jean-louis-lippert>.

grande partie de l'iconographie occidentale de l'Antiquité à aujourd'hui, en témoin —, son autre face est plus sombre et meurtrière. *Prendre la parole* n'est donc pas prendre racine et se figer, au sein du labyrinthe, devant la noire figure du Monstre dévorateur, mais dérouler le fil d'Ariane d'une parole mobile et nomade, arborescente et surprenante, qui annule par ses pouvoirs l'énergie mortifère primitive et la retourne en énergie primitive d'engendrement. Cette réflexion sur la nature de la parole, à partir du mythe grec, devrait nous faire réfléchir sur notre monde postmoderne. L'acte littéraire est marqué par l'ouvert, l'indéterminé étant la source des possibles, tandis que toute pensée unique restreint de manière castratrice cet indéterminé en le figeant en code et en dogme. Tous les jours, nous sommes confrontés à une *novlangue sans cesse évolutive* qui a pour effet d'anesthésier les facultés critiques et assène *urbi et orbi et ad nauseam* la voix de ses maîtres et son message de moins en moins subliminal.

À la question posée par Sartre dans *Situations I et II* à propos de l'engagement littéraire, réfutant à la fois la théorie de l'art pour l'art et le réalisme socialiste, que pouvons-nous répondre aujourd'hui ? La maîtrise de la parole représente un enjeu fondamental pour les sociétés, car la langue crée de la réalité. Nous vivons aujourd'hui par écrans interposés et non plus par le livre ou la maïeutique — les experts ayant remplacé les penseurs et la langue étant devenue un langage-machine. La poésie est un art de l'instantané et du transfert, elle nous invite sans cesse à recadrer notre rapport à la réalité, à réinventer notre relation au monde, à arpenter un *écart*. Elle est, par sa nature polysémique, l'exact contraire de la propagande. Elle touche au plus profond l'imaginaire de chacun. Il est troublant d'en constater actuellement la dérive, la tendance au discours, à la narrativité et au sociologique se substituant à l'obscur noyau de silence qui en représentait jusqu'ici l'œil imaginal. La publicité l'a bien compris, en utilisant, pour ses slogans consuméristes, les figures de style les plus éculées, ou la rime, l'oxymore, la personnification, l'hyperbole, se présentant ainsi comme son double obscène. L'inscription *Arbeit macht frei* figurant au portail du camp d'extermination d'Auschwitz joue sur le même registre : les nazis ont engendré jusqu'à la nausée ce type d'humour noir et de cynisme verbal qui les caractérise. Les exemples de Simon Leys, de George Orwell et de Victor Klemperer à propos de la manipulation du langage par les régimes totalitaires renforcent ces observations.

À l'heure où sortent sur nos écrans le nouveau film de Ridley Scott *Napoléon* et celui de Jonathan Glazer *The Zone of Interest*, il est intéressant de compléter notre réflexion sur les rapports entre bien et mal par celle des liens entre pouvoir et langage. Le film de Scott aborde peu la question de la désinformation dont l'Empereur des Français était un virtuose, désinformation et piratage qui font plus que jamais partie de l'arsenal de la guerre moderne. Le film de Glazer, bien plus glaçant, traite de *la solution*

finale d'une façon beaucoup plus évocatrice. Je recommande la lecture du seul roman de Simon Leys⁴, une uchronie intitulée *La Mort de Napoléon*. Elle comporte essentiellement une réflexion sur le pouvoir absolu⁵. Le grand connaisseur de la culture classique chinoise qu'était Pierre Ryckmans (Simon Leys était son pseudonyme d'écrivain) s'est ainsi aussi bien attaqué à la figure du Grand Timonier dans son essai sur la révolution culturelle chinoise qu'à celle de l'Empereur des Français⁶. Dans son essai sur la Chine de Mao, il dénonçait l'éradication programmée par le Parti communiste de la culture classique chinoise dont il était l'un des plus fins connaisseurs. En déshabillant un leader politique qui exerçait une fascination quasi religieuse sur les intellectuels maoïstes post-soixante-huitards, Ryckmans s'est heurté à une féroce vague de disqualification de la part de ceux-ci. Par ailleurs, le mythe napoléonien étant toujours bien vivace, le roman, dont l'écriture et l'esquisse furent commencées bien avant que Simon Leys s'intéresse à l'évolution politique de la Chine, obtint surtout un écho positif dans le monde anglo-saxon : la nature du politique et de l'absolutisme y était scrutée sans complaisance, comme chez Orwell, romancier auquel il a par ailleurs consacré un essai⁷. Paradoxe pour deux écrivains qui n'aimaient pas la politique, mais qui surent mettre en lumière les dérives auxquelles conduisent le culte de la personnalité, la destruction de la langue et de la culture et qui révélèrent l'un et l'autre la nature même du pouvoir totalitaire.

Dans son œuvre bien connue aujourd'hui, George Orwell, à travers son roman *1984* ou son récit *La Ferme des animaux*, a brossé une féroce et lucide analyse des mécanismes de la dictature dont les deux traits principaux sont l'invention d'une *novlangue* et l'effacement de la mémoire. C'est d'abord à travers son expérience de membre de la police en Inde qu'Orwell constate la mise en place des conditions du totalitarisme : extrêmement critique à l'égard de l'impérialisme britannique et du racisme qu'il observe dans la colonie, il écrit : « L'Empire des Indes est un despotisme [...] qui a le vol pour finalité. » En 1940, il rapporte avoir entendu là-bas des « théories raciales » aussi « imbéciles » que celles des nazis :

Hitler n'est que le spectre de notre propre passé qui s'élève contre nous. Il représente le prolongement et la perpétuation de nos propres méthodes.

⁴ Voir : <https://www.arllfb.be/composition/membres/leys.html>.

⁵ Voir : <https://le-carnet-et-les-instants.net/2021/07/16/leys-la-mort-de-napoleon/>.

⁶ Simon LEYS, *Les Habits neufs du président Mao : chronique de la « Révolution culturelle »*, Paris, Gérard Lebovici, 1989.

⁷ Simon LEYS, *Orwell ou l'horreur de la politique*, Paris, Flammarion, coll. « Champs/Essais », 2014.

Par ailleurs, lors de son engagement dans les Brigades internationales durant la guerre d'Espagne, il est témoin de la manière dont le stalinisme fonctionne : Orwell, très loin des sympathies soviétiques d'une partie de l'intelligentsia occidentale, a en effet pu voir pendant la guerre civile espagnole le stalinisme au pouvoir à Barcelone lors de la répression du Parti ouvrier d'unification marxiste, le POUM, de tendance trotskiste, dont il était proche. Le détail de cette affaire se retrouve dans le pamphlet *Orwell devant ses calomnieurs*, publié en 1997 par *L'Encyclopédie des nuisances* et les éditions Ivrea⁸. De manière plus succincte, Simon Leys aborde la question dans la réédition de son essai *Orwell ou l'horreur de la politique*⁹ en concluant :

Le fait que, un demi-siècle après sa mort, Orwell ait pu encore être la cible d'une aussi crapuleuse calomnie montre bien quelle formidable et vivante menace il continue à présenter pour tous les ennemis de la vérité.

À travers la *novlangue*, Orwell dénonce la langue de bois dont le pouvoir se sert pour contrôler les esprits. Dans un manifeste intitulé *Politics and the English Language*¹⁰, il a critiqué la presse britannique pour son style ampoulé (*inflated style*) et son penchant pour les mots détournés de leur sens premier, tout cela concourant à brouiller le sens des idées. Selon Orwell, les écrivains devraient s'en tenir à une langue dépouillée (*plain English*), éviter les euphémismes, les allusions et les tournures interrogatives ou négatives. Orwell y vise essentiellement le discours politique qui, selon les propres mots de l'auteur, «est conçu pour faire passer le mensonge comme véridique, l'assassinat respectable, et conférer à ce qui n'est que du vent une apparence de crédit».

La forme la plus célèbre de la dénonciation des effets pervers de la *novlangue* est celle décrite dans *1984* où trois slogans : *la guerre c'est la paix* ; *la liberté c'est l'esclavage* et *l'ignorance c'est la force* représentent l'omniprésent *mantra* de la société gouvernée par Big Brother. Mais dans ce roman d'anticipation, Orwell insiste aussi sur un élément dont la littérature est la garante, c'est-à-dire l'importance de la mémoire :

⁸ Les Éditions de l'Encyclopédie des Nuisances est une maison d'édition française fondée en 1991 par Jaime Semprun à Paris comme prolongement de la revue et du groupe *Encyclopédie des Nuisances* (EDN) dont quinze fascicules ont paru entre 1984 et 1992. Cette maison d'édition publie exclusivement des textes de critique sociale analysant l'évolution de la société moderne dans une optique anti-industrielle.

⁹ Simon LEYS, *Orwell ou l'horreur de la politique*, *op. cit.*

¹⁰ George ORWELL, *Essays*, New York, Alfred A. Knopf, 2003.

L'oppression s'est toujours appuyée sur l'oubli. Un peuple doit retrouver son passé pour maîtriser l'avenir.

Quant à Victor Klemperer (né à Landsberg le 9 octobre 1881 et mort le 11 février 1960 à Dresde), il est notamment l'auteur d'une *Histoire de la littérature française au XVIII^e siècle* et d'un essai, *Lingua Tertii Imperii* (LTI), un décryptage de la *novlangue* nazie utilisée comme moyen de propagande¹¹. Tiré de son journal, ce témoignage d'un éminent linguiste montre comment la langue allemande permet de créer des mots composés, une caractéristique linguistique que les nazis ne se sont pas privés d'utiliser pour « inventer » — Klemperer ne croit pas à l'*invention ab nihilo* mais à la *réutilisation* — des mots à même de servir leur propagande. Il y a donc eu une *langue nazie*. Ce sont les particularités de cette *novlangue* que Victor Klemperer a consciencieusement notées pendant les années où le nazisme a régné sur l'Allemagne. Klemperer, d'origine juive, a ainsi pu garder un esprit critique et résister individuellement à l'emprise du régime hitlérien. Les nazis ont beaucoup utilisé le préfixe *Volk-*, « le peuple » (par exemple dans l'appellation *Volkswagen*), parce qu'ils voulaient donner l'impression qu'ils servaient le peuple. Ils ont aussi remis au goût du jour certaines runes du Moyen Âge : c'est de là que vient le sigle en éclair des SS. Le but était de faire croire à toute la population que le nazisme n'était pas nouveau, mais qu'il était issu de l'Allemagne ancienne, qu'il incarnait la *vraie Allemagne*. Et que sur les décombres de la crise de 1929, le III^e Reich durerait mille ans. Le langage nazi faisait fréquemment usage de ce type d'hyperbole. Klemperer souligne aussi l'importance chez les nazis d'un vocabulaire organique pour décrire la société comme un ensemble vivant, tendance préférée volontairement à une pensée systémique. Dans ses carnets, Klemperer détaille toutes les possibilités d'asservir une langue, et donc la pensée elle-même, phénomène à l'œuvre dans toutes les manipulations des masses, et qui se manifeste encore dans notre actualité la plus récente, par exemple quand on appelle *opération spéciale* une guerre d'agression. L'utilisation de la langue n'est jamais neutre..

Copyright © 2024 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cet impromptu :

Éric Brogniet, *La langue et la novlangue [en ligne]*, Impromptu #47 (15 février 2024), Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2024. Disponible sur : <www.arlfb.be>

¹¹ Voir : <https://books.openedition.org/editionscnrs/19842?lang=fr>.